



DU RIFIPI CHEZ LES MAEGHT

RÈGLEMENT DE COMPTES À SAINT-PAUL-DE-VEUCE : YOYO, LA PETITE-FILLE D'AIMÉ & MARGUERITE MAEGHT, COUPLE À L'ORIGINE D'UNE DYNASTIE DE GALERISTES ET D'UNE FONDATION QUI FÊTE CETTE ANNÉE SES 50 ANS, N'EST PAS TENDRE AVEC SON PÈRE ET L'UNE DE SES SŒURS. EN TÉMOIGNE UN LIVRE FÉROCE PARU CHEZ ROBERT LAFFONT.

PAR THIERRY TAITTINGER



1 Marguerite Maeght

L'épouse dévouée d'Aimé. Adorée par les artistes, c'est aussi elle qui veille sur l'administration et les comptes.

2 Aimé Maeght

Visionnaire, il fondera un empire de l'art célébré dans le monde entier.

3 Adrien Maeght

Passionné surtout d'automobile, il maintient les entreprises créées par son père avec lequel il s'entendait mal.

4 Yoyo Maeght

La plus rebelle des trois petites-filles Maeght mène désormais sa vie en dehors de la famille, dont elle a été écartée en 2011.

28 septembre 2010. Cinq gendarmes débarquent chez Yoyo Maeght dans sa petite maison proche de la célèbre fondation qui porte le nom de son grand-père, Aimé Maeght, à Saint-Paul-de-Vence. Perquisition musclée qui se terminera à la gendarmerie de Vence, où la pétulante Yoyo (Françoise Maeght pour l'état civil) subira une humiliante prise d'empreinte ADN. Quel crime a donc pu commettre cette femme bien connue du milieu de l'art ? Stupéfaite, elle apprend que sa sœur aînée, Isabelle, l'accuse de lui avoir dérobé son ordinateur personnel contenant, entre autres, les comptes de l'indivision successorale de la famille. Ambiance ! Mais que se passe-t-il dans cette illustre dynastie qui affichait encore il y a peu la mine réjouie des heureux du monde ?

UN FAUX AIR DE JOHN STEED

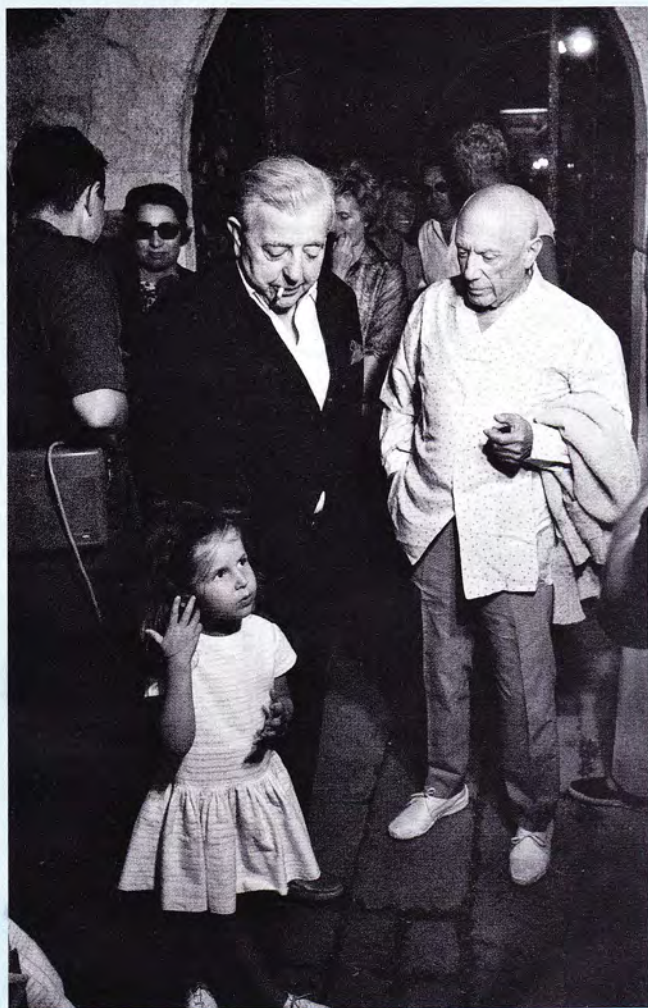
L'anecdote, relatée dans le livre brûlot de Yoyo consacré à l'histoire du clan (*la Saga Maeght*), donne une idée de la triste dérive de ce qui aura été pourtant l'une des plus belles aventures de l'art du XX^e siècle. Avant de ressembler à un règlement de comptes chez les Atrides, tout avait commencé comme dans une opérette provençale. Une petite boutique-atelier à Cannes, à la fin des années 1930, où l'on vendait des postes de radio et quelques tableaux « pour décorer ». Aux commandes, un couple haut en couleur :

Aimé & Marguerite Maeght. Avec son faux air de John Steed (le héros de *Chapeau melon et bottes de cuir*) relooké French Riviera, Aimé porte beau. Surtout, il a des idées et de l'ambition à revendre. « Guiguite », issue d'une lignée de commerçants, surveille la caisse et n'a pas la langue dans sa poche. Ces deux-là bâtiront un empire. Ayant le goût et le sens de l'amitié, ils s'attirent très vite la sympathie des artistes familiers de la Côte d'Azur, qui sont parmi les plus grands de leur temps : Bonnard, Matisse, Braque ! Ceux-ci n'apprécient pas moins la faconde et les talents de lithographe d'Aimé que les savoureuses daubes provençales de Marguerite. Ils feront des Maeght leurs marchands. Après la période de l'Occupation, durant laquelle Aimé rendra de nombreux services en faisant passer en zone sud quelques chefs-d'œuvre maquillés en croûtes, ce sera l'aventure parisienne avec l'ouverture de la fameuse galerie Maeght, rue de Téhéran. Doué d'un esprit très visionnaire pour l'époque, Aimé Maeght sait créer l'événement en organisant des expositions où manifestement rien n'est à vendre, comme « Le surréalisme en 1947 », où les provocations de Marcel Duchamp (*Prière de toucher*) et d'André Breton font scandale. Cela ne l'empêchera pas d'étoffer son offre en ajoutant à son catalogue les œuvres très lucratives de Chagall, Miró, Calder, Léger, Derain, Kandinsky, Picabia, Giacometti... soit à peu près le meilleur de l'art de son époque !



Le patriarche

Aimé Maeght (1906-1981)
dans le jardin de sa fondation,
à Saint-Paul-de-Vence,
à Saint-Paul-de-Vence
(Alpes-Maritimes), en 1977.



Une petite entourée des plus grands

En 1963, Jacques Prévert et Pablo Picasso avec Yoyo, 4 ans, lors du vernissage de l'exposition «Les images de Jacques Prévert» au musée Grimaldi-château d'Antibes (qui deviendra le musée Picasso en 1966).



Jour de fête à Saint-Paul-de-Vence

Aimé Maeght (au centre) et Marc Chagall (à droite) entourant André Malraux, lors de l'inauguration de la fondation, le 28 juillet 1964.



Avec Malraux, «Papy» et «Mamy»

Sous l'œil bienveillant de leurs grands-parents, les trois sœurs (par ordre décroissant: Isabelle, Florence et Yoyo) tendent la clef de la fondation à André Malraux, ministre des Affaires culturelles et ami de la famille.

Ami des poètes et des bibliophiles, Aimé développera parallèlement une activité d'édition de livres d'art avec de somptueuses lithographies originales, l'autre grande ressource des entreprises Maeght. En 1953, un drame familial – la mort, des suites d'une leucémie, de leur second fils, Bernard, à l'âge de douze ans – marque pour les Maeght le début d'une nouvelle ère: sur les conseils de Braque, qui les invite «à se surpasser», et après un voyage de six mois aux États-Unis, ce sera le projet de la création d'une fondation privée d'art moderne et contemporain, sur le modèle de celles existant en Amérique du Nord.

MA SCEUR, LA «CAPO»

Après de longues années de mûrissement, la fondation Marguerite & Aimé Maeght est inaugurée sur une colline boisée, à Saint-Paul-de-Vence, par André Malraux (un ami de la famille), le 28 juillet 1964. Le grand homme, expert en

antiphrases, prononcera ces mots singuliers: «Ceci n'est pas un musée. Il s'est peut-être passé ici quelque chose de l'esprit!» Yves Montand chante, Ella Fitzgerald aussi. Trois mille invités applaudissent. Œuvre de l'architecte catalan Josep Lluís Sert mais largement inspirée des idées de Miró, Calder et Giacometti, la fondation tient du cloître médiéval et du jardin philosophique. Construit en béton recouvert de briques roses, ponctué de nombreux «pièges à lumière», l'édifice n'a rien de provençal. À la différence des nombreuses fondations d'entreprise qui fleurissent aujourd'hui, la fondation Maeght est alors unique dans son fonctionnement: pas de subventions publiques, elle est totalement dépendante de la galerie Maeght, qui l'alimente financièrement. Les collections permanentes reflètent les amitiés et les goûts d'Aimé Maeght, tout comme les grandes expositions qui y sont organisées, à l'image de celles

consacrées à Chagall (1967), Miró (1973), Braque (1980) ou encore au fameux *Musée imaginaire* de Malraux (1973).

«Les Nuits de la fondation Maeght» sont aussi belles que ses jours: adepte d'une approche pluridisciplinaire des arts, Aimé Maeght, qui entre-temps a même créé une nouvelle revue, *l'Art vivant* (dont le rédacteur en chef est un jeune homme prometteur: Jean Clair), organise sous ce nom des rencontres musicales et poétiques. La poésie de René Char y côtoie aussi bien la musique répétitive de Terry Riley que les délires cosmiques du «Pharaon noir» Sun Ra! Pendant ce temps, la galerie Maeght, en pleine expansion, ouvre des succursales à Barcelone, Zurich, New York.

Fils aîné d'Aimé Maeght, Adrien (né en 1930), ce n'est un secret pour personne, ne s'entend pas avec son père. Cet hédoniste invétéré se passionne davantage pour l'automobile (il créera

même un musée pour sa collection de voitures anciennes) que pour l'art. Tout en restant dans le giron familial, il ouvre sa propre galerie, rue du Bac, à Paris, qu'il consacre aux dessins, lithographies et livres – mais pas à la peinture ! À partir de 1964, c'est lui qui gère l'ensemble du secteur édition de l'empire Maeght.

Des observateurs impartiaux le décrivent comme un homme honnête qui aura tout fait pour pérenniser la fondation. L'une de ses trois filles, la cadette Yoyo (née en 1959) – le surnom lui vient de Jacques Prévert, encore un proche des Maeght –, n'est pas de cet avis. Son livre est autant une déclaration d'amour à son grand-père («Papy») qu'un réquisitoire à charge contre son père («Papounet») et sa sœur aînée Isabelle (surnommée, entre autres gracieusetés, «la Capo»). Décrit par sa propre fille comme «vaniteux», «mesquin», «implacable», «cruel» voire «manipulateur», Adrien Maeght n'aurait pas hérité des qualités solaires de son illustre géniteur. Difficile d'y voir clair et, bien sûr, de juger ce qui ressemble à une accumulation de blessures narcissiques... Selon un adage bourgeois, on sait si l'on s'entend que lorsque l'on a partagé. Or, dans le cas des Maeght, les successions de Marguerite (décédée en 1977) et de son époux Aimé (disparu en 1981) et, plus récemment, de l'épouse d'Adrien, Paule (en 2002), ne se sont pas faites sans rancœurs, rancunes ni interrogations.

UNE SCÈNE DIGNE DES TONTONS FLINGUEURS

Quand il y a une fortune en jeu – et celle des Maeght, tout en étant considérable, est également difficile à évaluer car elle est autant d'ordre matériel qu'immatériel –, le rationnel et l'irrationnel forment une pelote difficile à démêler. Une certaine scène racontée dans *La Saga Maeght*, si elle ne prêtait pas involontairement à sourire, pourrait apparaître comme navrante et digne d'une séquence des *Tontons flingueurs*: les trois petites-filles d'Aimé & Marguerite Maeght – Isabelle, Florence et Yoyo – sont avec leur père, Adrien. Florence demande qu'au moins un livre, une litho ou un dessin soit donné à chacune d'elles en souvenir de leurs grands-parents; Adrien, solennel, sort de son portefeuille une liasse dont il extrait un billet de 10 € qu'il jette à la figure de Florence... Yoyo intervient en expliquant à son père qu'il s'agit seulement d'avoir un souvenir sentimental! Adrien, goguenard, replonge dans son portefeuille et renouvelle son geste avec un autre billet de 10 €, en précisant: «De la part de Mamy!» Humour dadaïste? Peut-être. Adrien Maeght a, paraît-il, toujours aimé les blagues... Yoyo, elle, ne rit plus. Démise de toutes ses fonctions au sein du groupe Maeght depuis 2011, elle a exigé (ainsi

que sa sœur Florence) une expertise judiciaire des comptes de la fondation, désormais présidée par sa sœur Isabelle, avec laquelle elle n'a plus de relations hors avocats.

Triste épilogue pour celle qui n'aura pas le plus démerité parmi les héritiers Maeght. Auto-didacte à l'inaltérable bonne humeur, Yoyo Maeght avait appris sur le tas, arpentant inlassablement foires, vernissages et biennales à travers la planète depuis trente ans. Si elle avait été plus écoutée, les entreprises Maeght, jadis à la pointe des avant-gardes, n'auraient sans doute pas raté le tournant de l'art contemporain au début des années 1980. Ainsi n'est-ce pas Yoyo qui avait alors attiré, en vain, l'attention de son père sur le talent d'un jeune artiste new-yorkais prometteur du nom de Keith Haring?

Apparemment insensible au tumulte ambiant, Adrien Maeght, bien qu'agé et fatigué, est toujours le chef de famille. Cette année, la fonda-

tion Maeght fête ses 50 ans et s'apprête à accueillir son dix-millionième visiteur. Elle demeure une référence extrêmement prestigieuse dans le monde de l'art et à un niveau international, ce qui est rare pour une fondation française. Mais pour combien de temps encore? ■



«Guiguite», la grand-mère adorée

Exigeante mais toujours attentive et souriante, Marguerite Maeght sut se faire aimer de tous. Elle pose ici devant des photos d'artistes dans leur atelier: Georges Braque, Jean Arp, Fernand Léger, Henri Laurens et Alberto Magnelli.



À LIRE

La Saga Maeght
par Yoyo Maeght
éd. Robert Laffont
336 p. · 21,50 €